

LE COMBAT

Arrière les voleurs !

SOCIALISTE ANTIJUIF

Toujours en face !

LE NUMÉRO

5 Cent.

Rédacteur en Chef : Fernand GRÉGOIRE

LE NUMÉRO

5 Cent.

BUREAUX : 30, Rue de Constantine, 30, Alger. — Imprimerie Ernest MALLEBAY

Alger, le 29 Mars 1894.

AU PAYS NOIR

Nous ne connaissons que par le lachisme des dépêches télégraphiques le compte-rendu du Congrès général des mineurs qui vient de se tenir et de se clore à Lens. Nous savons seulement que les graves questions posées devant les délégués de tous les mineurs de France ont été agitées et résolues au milieu d'un calme admirable. Et la première réflexion qui doit venir à tout homme de bonne foi fut-il un adversaire de nos doctrines l'amène à juger l'importance du parti socialiste. Ou est-elle cette poignée d'energumènes chaque jour dénoncée aux haines du pouvoir et aux rancunes du capital? Voilà des travailleurs, éloignés par leur éducation première des discussions parlementaires. Et il n'est pas un homme siégeant dans une assemblée délibérante qui ne doive admirer leur paisible attitude, leur absolu respect de la contradiction irritante, et leur noble désir de mettre au-dessus des bas intérêts de l'égoïsme, l'intérêt collectif des travailleurs rassemblés.

Je ne sais pourquoi les quelques lignes rapides consacrées ici par les journaux d'informations au Congrès de Lens ont fait revivre en moi de lointains souvenirs et ramené devant mes yeux la vision de cette inoubliable grève de novembre 1893. Est-ce la brutalité du contraste entre cette vie ardente, en apparence joyeuse, répandue partout ici, et la morne désolation dont je fus le témoin? Est-ce ce soleil qui rayonne sur une nature enchanteresse qui fait mieux penser aux brumes opaques et grisâtres qui enveloppent là-bas les hommes et les choses?...

Quelle grève! Trente-deux mille hommes qui ont déserté la mine, cent vingt communes où le travail a cessé et qui deviennent comme autant de camps retranchés, trente députés allant partout, se reposant d'une patrouille mutuelle dans une réunion publique; le prétoire correctionnel encombré de victimes; les hommes, les enfants, les femmes chabotés par la lourde cavalerie des cuirassiers; l'armée nationale transformée en cohue policière, les forces du prolétariat révolté contre les exactions des hauts seigneurs des mines, se heurtant chaque jour, dans une mêlée inégale, aux forces du capital exaspéré doublées de

la puissance gouvernementale complice...

Aucun homme ne peut parcourir un pays minier sans sentir son cœur se serrer. C'est qu'en aucune région on ne peut voir plus opprimée la liberté humaine, ni le travailleur davantage abaissé au rôle de l'esclave antique. Ceux qui ne se contentent pas de combattre notre parti par la calomnie, nous reprochent quelquefois de vouloir créer pour emprisonner l'humanité future une immense caserne, où chaque homme travaillera contre son gré, sa vocation, son goût, comme une machine, où la monotonie de la fonction se substituera à un labeur libre et joyeux. Ce n'est pas l'heure de discuter ces choses. Mais il faut voir en cette Société, le travail des mineurs. Il faut voir avant l'aube, au bord de cette mine qui si souvent est pour eux une tombe, pressée dans la brume matinale, l'armée noire et silencieuse attendant le signal. Un coup de cloche et, par équipes, elle descend. Un second coup de cloche et elle remonte de la nuit du gouffre au soleil. Et jusque dans la liberté nécessaire qui suit le labeur opiniâtre, le mineur sent peser sur lui l'ordre du maître. Des chambres étroites et noires, alignées sévèrement, dont la longue suite monotone et uniforme s'étend au loin, forment leur demeure. C'est une succession de casernes. La Compagnie les leur donne — en retenant pour le loyer, une part du salaire. Qu'on chasse le malheureux, et il n'a pas dans la région, d'autre abri. Sans compter les commerçants qui dépendent eux aussi de la Compagnie et qui refusent tout crédit. L'interdiction de l'eau et du sel qui suivait l'excommunication n'était ni plus barbare ni plus sinistre, aux temps implacables de la foi religieuse, qu'une exclusion de la mine en ces temps de fraternité célébrés hier encore par M. Ribot...

La grève fut vaincue et les mineurs reprirent le chemin de la mine, en proie aux haines farouches de ceux dont ils avaient ébranlé les privilèges. Les voilà debout — maintenant, plus fermes que jamais. Ils savent que la victoire n'est pas au bout du premier effort, et qu'il faut encore des sacrifices, encore des luttes, peut-être encore la défaite... N'importe, vienne la défaite, on la subira, et on reprendra la route vers l'horizon élargi. Ah! quelle généreuse démocratie se prépare, et quelle fierté pour nous, malgré bien des épreuves, de travailler à cette œuvre de vie!...

RENÉ VIVIANI.

Du Travail!!

Les lecteurs du *Combat* ne permettront de revenir encore aujourd'hui sur la sempiternelle question du dérasement des fortifs.

En raison de la gravité, de l'importance du sujet, intéressant surtout et avant tout, pour la classe ouvrière, le *bis repetita* me paraît indispensable.

Nous assistons, en effet, depuis trop longtemps, à un spectacle poignant. Alger la Blanche, dont on rêve de faire une station hivernale, Alger la Blanche tant vantée par nos poètes, El Djézar, enfin, agonise.

Son commerce, jadis florissant, périclité; on se plaint à droite, on se plaint à gauche, et les catastrophes succèdent aux catastrophes.

C'est la ruine, la ruine complète, des petits industriels et autres, qui, désespérés, se répandent en malédictions sur le compte d'un Conseil municipal composé en majeure partie d'ignorants et d'incapables.

Et les ouvriers chôment, et les ouvriers réclament les grands travaux promis.

Ils ont formulé leurs desiderata, mettant formellement en demeure leurs mandataires, ces édiles timorés, d'avoir à se prononcer.

Il n'y a plus maintenant à tergiverser, à tâtonner, à jouer enfin le rôle de Cassandre.

La population tout entière d'Alger est maintenant édifiée sur le monstrueux déchaînement d'appétits provoqué par la perspective de voir enfin aboutir cette question du dérasement des fortifs.

Elle a compris, cette population de travailleurs, que les adversaires du seul projet sérieux, garanti, n'étaient que des aigrefins espérant duper la ville avec des promesses plus ou moins alléchantes.

Et, n'est-ce pas vraiment écoeurant, de voir s'agiter dans l'ombre, tirant les ficelles des pantins que l'on met en avant, le sieur Eugène de Redon, valet de Mauguin?

J'ai dit, dans le *Radical* et, à cette même place, sous l'égide du *Combat*, ce que je pensais du personnage universellement méprisé des Algériens: je n'y reviendrai donc pas, la besogne est, ma foi, trop répugnante.

Mais j'ai le devoir d'écrire, au nom des ouvriers qui me considèrent toujours comme l'un des leurs, et qu'en tout et partout je défendrai dans l'avenir, comme je l'ai fait dans le

passé, j'ai pour devoir d'écrire que les politiciens intéressés qui prêtent la main à ce renégat trahissent, consciemment ou non, la classe laborieuse, leurs propres électeurs.

Oh! ils encourent une lourde responsabilité, responsabilité qu'ils partageront indubitablement avec les Municipaux qui semblent vouloir persister dans une hésitation que rien n'explique, et qui tient du gâtisme.

Guillemin et ses Beni-Oui-Oui, que j'ai si souvent appréciés dans le *Radical Algérien* à leur juste valeur, semblent ne pas se douter du rôle ridicule que leur font jouer des histrions de bas étage.

Après avoir, en effet, le 15 courant, accepté en première lecture, le projet Péretmère, les édiles accordèrent un dernier délai de huit jours aux facétieux concurrents qui, comme manœuvre de la dernière heure venaient jeter, en pleine séance des projets, calqués, démarqués, volés ou aussi mal conçus qu'irréalisables.

Vendredi dernier, ainsi qu'il fallait s'y attendre — car la malice était cousue de fil blanc — les obstructionnistes ont demandé un nouveau délai (soit douze jours) qui leur a été accordé, naturellement.

Que voulez-vous, à la Mairie, on ne peut rien refuser aux fumistes!

Enfin il paraît que ce délai est le dernier.

Acceptons-en l'augure, car vraiment, la farce dure depuis trop longtemps et ouvriers et commerçants la trouvent *mauvaise*.

Certes si des projets sérieux, muris par des hommes compétents, offrant toutes les garanties financières réclamées, avaient été présentés, même in extremis, à la Commission, nous aurions été les premiers à en réclamer l'examen attentif. Mais non.

Le projet de notre concitoyen Gueirouard a fait sourire plus d'un. Il ne peut être réalisé dans une ville de l'importance d'Alger.

C'est un rêve, et rêve il restera, car nous avons à lutter avec l'horrible réalité.

Bayle! Voilà prétend-on la pièce de résistance.

Mais qu'est-ce donc que cet entrepreneur?

Ses travaux? Nombreux, dit-on, mais en... suspens, ou à l'étude.

En tous cas, ce *dérasseur* d'occasion n'a pas dû attraper une anémie cérébrale en travaillant à la mise sur pied, ou tout au moins sur le papier, d'une proposition visant l'utilisation des terrains que vous savez.

Non! Très pratique et passablement... carottier, notre homme a

tout bonnement démarqué le projet de M. Peretmère.

Cela me remet en mémoire l'histoire des pommes du voisin.

M. Bayle, que je n'ai pas l'honneur de connaître, honneur que je partage avec le syndicat des entrepreneurs de France qui déclare ignorer son existence, M. Bayle, me paraît avoir sur la propriété d'une œuvre, de singulières théories. Il me permettra donc de lui dire que son procédé frise l'indélicatesse.

Vraiment il est peu digne d'un homme aux conceptions vastes et qui, jadis, accomplit les douze travaux d'Hercule, d'en arriver à puiser dans l'imagination d'un concurrent.

Plus loin j'examinerai à nouveau, et simplement pour mettre une dernière fois les points sur les *i* les contradictions qui fourmillent dans les écrits des *détracteurs* intéressés du seul projet sérieux : le projet Peretmère.

Je le répète en terminant cet article : nos municipaux veulent-ils oui ou non, mettre un terme à la crise que nous traversons en procurant à bref délai du travail aux ouvriers ?

Si oui, qu'ils se hâtent. Voilà trop, beaucoup trop longtemps qu'ils patagent en pleine incertitude.

Si non, qu'ils vident les lieux — sans calembour.

Du travail, c'est à dire du pain pour la classe laborieuse !

FERNAND GRÉGOIRE.

FUSILLADES

Messieurs les gros seigneurs de la Soldatesque en prennent vraiment trop à leur aise...

Un simple récit le prouvera.

La scène ne se passe pas à Fourmies.

Mais tout près d'Alger...

Il existe, à Hussein-Dey, un vaste champ de manœuvres, au bord de la mer.

Là, tous les mois — paraît-il — un bataillon vient camper et se livre à des exercices de tir...

Rien de mieux...

Mais quel tir ?...

Je suis allé, ces derniers jours, passer la journée aux bords de l'Harrach, tout près de la mer : mon but était de pêcher quelques menues anguilles et de respirer largement l'air salubre.

Je savais que, tout proche, il y avait un terrain militaire.

Je savais qu'on y faisait l'école à feu.

J'ignorais qu'on eût le droit de dépasser la zone prescrite et que l'on pût impunément mitrailler toute une campagne.

He bien ! l'on canarde ferme !

Du matin au soir, les balles m'ont sifflé autour de la tête, tout autant que si je me fusse trouvé dans un champ de massacre.

Cela s'enfonçait à l'entour de moi, dans la boue flasque ; c'est miracle que je sois revenu de l'endroit sans un coin de chair endommagé.

L'accident n'eût guère été grave, les vagues humanités, — comme a dit le poète Laurent Tailhade, — important fort peu.

Mais si peu qu'important nos humanités, plus ou moins vagues, elles importent encore assez pour que celles, non moins vagues, des officiers, plus ou moins supérieures, qui dirigent un tir quelconque, n'en fassent point fi de telle manière.

Ceci esi monstrueux !...

Comment ! vous vous permettez, tout près de la Distillerie, de diriger votre tir en pleine campagne quand vous pouvez le diriger en pleine mer...

Mais, tout au long de l'Harrach, on a droit de circuler ; il y a là des fermes, des champs, des terrains habités, où de malheureux travailleurs peinent tout le jour, où vont jouer des enfants, où des passants passent... Et c'est contre ceux-là que vous tirez... ou que vous commandez à vos hommes de tirer !...

Il paraît que la municipalité fut avertie... Il paraît que les terrains (où des gens ont droit de circuler et de travailler) sont devenus, par le fait de votre caprice, terrains militaires... ou mortuaires...

C'est de l'arbitraire absolument infame, cela !...

Eh quoi ! l'on prend, pour un peu de galons que l'on porte, le pouvoir de faire des champs de culture de véritables champs de tuerie ?... Les précautions furent prises si mal que toute une région, et pour des semaines et des semaines, est à la merci de la grêle de plomb, plus féroce encore que la grêle d'orage...

L'on prétend que, d'après simple avis à un Monsieur le Maire quelconque, l'on peut, aussi longtemps que l'on voudra, semer des balles et du péril sur toute une région, empêcher cette région d'être cultivée... ou simplement parcourue par des citoyens libres ?

L'abus est fantasmagorique : et la prétention de Messieurs du Galon est odieuse...

Remarquez que, si ce Monsieur le Maire du local fut avisé, personne autre ne le fut. Remarquez qu'il passe là, tout le jour, nombre de pauvres diables, peut-être affamés, mais qu'une balle au ventre n'assouvirait point.

Ce sont des Arbicos, dira-t-on, qu'on en tue quelques-uns, peut importe...

Vraiment ?

Devant la conscience d'un intellectuel, la peau d'un arbico vaut la peau d'un colonel.

Si, par un abus inqualifiable, les gradés disposent la cible de telle façon que tout un coin de pays (qui n'est pas zone militaire) soit intenable, il ne s'ensuit pas qu'ils aient droit de nous exposer par hasard à l'une de leurs cartes de visite en plomb sans que nous prenions celui de crier haro.

Le plus élémentaire devoir de ces bonshommes dorés, s'ils savaient ce que signifie HUMANEMENT le mot devoir, leur dicterait de mettre au moins un écriteau avertisseur avec cette simple mention (comme c'est tout près de leurs grosses humanités) « Pièges de Loups »

Mais c'est le rôle des loups de dévorer sans avertir...

Et c'est pourquoi, tant qu'il plaira à Messieurs les Arbitraires de la Ronchonnade de faire pleuvoir la mort sur tout un pays qui ne leur appartient pas, il leur restera permis officiellement de se livrer tous les jours à ces petites tentatives de meurtres...

Morale : les lois qu'on élucubra pour la sauvegarde individuelle de chacun restent lettre morte quand il s'agit du bon loisir de Messieurs les Dorés sur manches... Et, puisqu'il y a lettre morte, peu leur chaut qu'il y ait, en outre, possibilité de lettres de faire part...

Les vieux *dur-à-cuir* n'ont aucun respect du cuir de ceux qui les valent...

Les chefs d'armée ont pourtant mille choses à se faire pardonner...

Pourquoi provoquent-ils ? ? ?...

Jules Méry.

Je tiens à la disposition des incrédules les balles qui tombèrent autour de moi, à l'embouchure de l'Arrach, et que j'ai scrupuleusement ramassées dans la vase, à mesure que je les voyais tomber à mes pieds.

J. M.

Travailleur, prends garde !

Oui, prends garde, artisan ; oui, prends garde, petit commerçant, petit industriel, prends garde éternel spolié, éternel paria, toi qui clame après la cherté des vivres et le prix exorbitant des loyers !

Prends garde !

Ils sont là cinq ou six, dans l'ombre qui, voyant s'effronder sous la clarté du jour, sous le bon sens public, leurs combinaisons louches, rêvent d'opposer aux légitimes revendications de la masse des producteurs, aux desiderata du commerce et de l'industrie algérienne, les plaintes (?) de trois ou quatre douzaines de propriétaires rapaces qui craignent une dépréciation de leurs immeubles.

Entends-tu, prolétaire, les grands travaux accomplis, le taux des loyers pourrait bien baisser un tantinet, c'est à dire que tu ne serais plus obligé de jeter dans l'escarcelle de M. Vautour, bien souvent le plus clair de ton salaire ; tu pourrais, enfin, te loger, toi et tes mioches à bon marché.

Et voilà ce que ne veulent pas les intéressés qui organisent un pétitionnement.

Ils espèrent, sans doute, à l'aide de belles parolles et de promesses, duper les naïfs et extorquer des signatures.

Nous mettons en garde nos amis contre cette manœuvre de la dernière heure, simplement ourdie pour masquer la déconvenue des individus que fait mouvoir le sieur de Redon et dont nous avons arraché les masques.

Prends garde, travailleur !

F. G.

Ne confondez pas !

Deux corporations sont en train de dégringoler, la tête la première, l'échelle de l'estime publique. Toutes deux comptent cependant une majorité d'honnêtes gens, remplissant avec intégrité leurs professions naguère honorées et respectées.

La première est celle des journalistes. On aimait jadis à dire que le journaliste remplissait un sacerdoce et le public le croyait. Il ritait aujourd'hui au nez de celui qui voudrait lui servir cette balance.

Les récents scandales auxquels ont été mêlés les juifs Reinach, Dreyfus, Strauss, les Portalis, Canivet, Trocard et autres escrocs de la presse opportuniste ont éclairé les masses sur la valeur morale des joueurs de flûte gouvernementaux.

Le sacerdoce de la presse opportuniste fin de siècle, c'est la réclame et le chantage, avec les fonds secrets.

Ils sont nombreux encore heureusement, les publicistes qui préféreraient crever de faim que d'écrire contre leur conscience ou qui briseraient leur plume plutôt que de prôner un homme qu'ils méprisent ou d'attaquer quelque chose qu'ils croient juste. Le bon public n'établit pas de différence ; la boue, l'infamie, de quelques uns rejaillit sur

toute la presse. Seuls, quelques noms de maîtres incontestés du journalisme peuvent sauver les publicistes du mépris universel. Les noms de Rochefort, Drumont, Cassagnac, Millerand, sont là pour rappeler qu'à côté des rats de plumes, des écumeurs de la presse, il y a des hommes incorruptibles, combattants de l'idée, jusqu'à la prison, l'exil ou la mort.

La seconde des corporations, qui n'a même pas la consolation d'avoir parmi elle des noms rayonnant avec une auréole de gloire au-dessus de sa pourriture et de son fumier, c'est la magistrature.

La magistrature est aujourd'hui absolument discréditée chez nous, à cause de quelques individus malpropres. L'opportunisme au pouvoir a naturellement donné à ces mauvais drôles les avancements les plus scandaleux, au détriment d'intègres magistrats qu'on a soin de maintenir dans des postes subalternes.

Tout le monde connaît, grâce à la presse indépendante, Q. de Beaurepaire, l'auteur en collaboration avec Reinach, de l'infâme réquisitoire devant la Basse-Cour ; Mariage, qui, pour obtenir une condamnation contre Drumont, a indignement trompé le jury ; Toutée, le gendre de la mère Emile, du *bal des Vaches*.

Ces gens-là ont été pourvus de postes importants, parce que le gouvernement opportuniste avait besoin de créatures prêtes à toutes les infamies et les scélératesses, à rendre des services et non des arrêts.

Le public écoeuré, confond les magistrats indignes avec d'autres magistrats formant la majorité, qui ont parcouru honorablement les échelons de leur carrière et remplissent loyalement et sans bruit leur devoir.

Leurs indignes collègues, sur le compte desquels ils sont d'ailleurs édifiés, les éclaboussent comme nous nous sommes atteints, nous, publicistes, aux yeux de la masse, par les maîtres chanteurs.

Aussi criions-nous au popolo, qu'il s'agisse de journalistes ou de magistrats : « Ne confondez pas, et n'englobiez pas tous les journalistes ou les magistrats dans une même réprobation. Il y a chez nous et chez eux l'ivraie et le bon grain. »

C'est un signe non équivoque de la démoralisation profonde que la juiverie a apporté dans notre pauvre France, que deux professions jadis estimées et honorées soient maintenant si décriées et mésestimées.

Il ne serait que temps d'appliquer le fer rouge sur le chancre opportuniste, centre de toute démoralisation. Si on tardait trop, la France tomberait en putréfaction.

J. MARTIN SAINT-LÉON.

Manœuvres de la dernière heure

Encore une fois nous allons crier à nos timorés du Conseil Municipal : attention ! des manœuvres de la dernière heure se préparent dans l'ombre.

Nous connaissons les dessous.

C'est tout d'abord le sieur de Redon qui va sortir à nouveau son projet, projet remanié ; le sieur a vraiment toutes les audaces, tous les cynismes.

Et ensuite le coup des dépêches savamment combiné, dépêches dont nous pourrions donner le texte exact.

Ils arriveront au bon moment, c'est-à-dire à la dernière heure, les bienheureux télégrammes annonçant que des banques quelconques, juives ou autres, se déclarent disposées à garantir l'opération mais réclament un délai de 8, 10 ou 15 jours pour étudier l'affaire.

Toujours la même histoire. Bayle et consorts veulent gagner du temps, espérant

sans doute que M. Pétrelle, fatigué, se retirera.

Nous dénonçons le complot, nos édiles ne pourront ensuite affirmer qu'il n'ont pas été prévenus.

Vont-ils encore une fois faire preuve de faiblesse ou bien, convaincus, enfin, donneront-ils satisfaction à l'opinion publique, aux ouvriers et commerçants qui réclament du travail ?

De nouveaux attermolements seraient désastreux : la population d'Alger toute entière réclame une prompt solution, solution qui ne réside que dans le projet Pétrelle.

Il n'y a plus à hésiter, sinon les municipaux s'attireront la malédiction de tous les électeurs.

F. G.

PRINCES COSMOPOLITES

Certains politiciens formalistes se sont beaucoup émus, ces jours derniers, à l'annonce du mariage du duc d'Aoste avec la princesse Hélène, une sœur du prétendant Gamelle ; ils se sont tranquillement assis devant la visite du jeune homme au Président de la République.

Quelle sensibilité, bon Dieu !

Il faut croire que leur foi en l'existence de la République Française n'a pas de racines bien profondes. Les républicains socialistes ne s'en sont pas occupés du tout, sauf ceux qui ont l'esprit porté au vaudeville.

La situation du roi Humbert serait, en effet, assez comique, si il avait en vue pour prévenir la gangrène révolutionnaire, de machiner en dessous une restauration monarchique chez ses voisins. Voit-on ce malheureux, tiraillé par ses parents et alliés, pour les aider à décrocher la timbale.

Ce serait premièrement son neveu Totor qui lui montrerait l'aigle empailé de Boulogne, en lui disant :

— Mon oncle, souvenez-vous que c'est cet oiseau qui vous a collé sur le trône d'Italie ; à votre tour de retaper le sien.

A ce moment la princesse Hélène intervenant :

— Mon oncle et roi, je vous jure sur la gamelle de mon frère que ces Bonaparte, dont je suis maintenant la cousine, sont des serpents réchauffés dans votre sein. Ils ont tout ce qu'il faut pour perdre votre héritier légitime, car ils se souviennent qu'un Napoléon fut roi d'Italie et un autre roi de Rome...

Totor (interrompant). — Pécore !

La Princesse. — Mufle... Oui, mon oncle, de tous temps les Bonaparte n'ont rêvé que conquêtes, tandis que les d'Orléans ont toujours donné des garanties de paix, d'ordre et d'économie...

Totor. — Mais qui vous dit...

La Princesse (avec volubilité). — Vous le voyez, mon oncle et roi, il ne me permet pas de placer un mot, je vous le jure sur la regamelle du duc d'Orléans, avec lui tous les arsenaux français ne seront occupés qu'à fabriquer des parapluies de mon grand-père.

Totor. — Alors avec quoi referez-vous Transnonnain ?

La Princesse. — Ne dites rien, Deux Décembre, ou je vous crève les yeux avec le noble instrument qui brille dans l'écusson des d'Orléans.

Totor. — Si vous n'étiez une femme vous auriez déjà reçu un pain.

Le Roi (impatience). — Eh ! Dio ladro ! aspettate prima che sia crepata la Repubblica.

C'est là le fait, un peu vulgarisé, qui se passerait à chaque réception au Quirinal. Seulement il est probable qu'Humbert aura le bon esprit de

penser qu'il vaut mieux attendre que la République soit morte que d'avoir l'idée saugrenue de l'enterrer lui-même au bénéfice de ses neveux.

C'est assez cocasse pourtant cet apparentement entre les Bonaparte et les d'Orléans sur le terrain de la maison de Savoie ; il n'y a que dans les familles princières que pareille situation peut se trouver. Mais nous sommes habitués, depuis des siècles, à ne les regarder que pour en rire.

Le plus étrange, chez ces princes qui se disent français, qui traitent les socialistes de sans-patrie, c'est qu'ils sont tous abominablement matins : les d'Orléans puent le Mecklembourgeois à pleines narines, les Bonaparte sentent le macaroni à vous dégoûter du fromage parmesan ; tous croiraient déroger si leurs enfants n'étaient pas médis, s'ils ne tissaient pas un réseau de familles princières sur toute l'Europe, et ils vous parlent de patrie comme si ils y croyaient. Il est vrai que les tripoteurs d'argent, actuellement opportunistes, gueulent la même chose, tout en assurant l'existence de la société internationale d'exploitation des travailleurs, par le capital qui est bien le plus fleffé des sans-patrie.

Le cynisme des uns et des autres qui leur permet de parler des grands sentiments français, sans que jamais la langue ne leur fourche, serait complètement hilarant si des quantités de républicains formalistes ne les prenaient au sérieux au point de se préoccuper et de préoccupier l'opinion publique de leurs faits et gestes ; au point de s'inquiéter de savoir qui cueillera la fleur d'oranger de la princesse Hélène.

Que la maison de Savoie qui descend de nous ne savons plus quel type dont le nom est parfaitement oublié s'allie avec la maison d'Orléans qui descend des croisés — ou tout au moins des espagnolettes, peu nous chaut.

Le peuple travailleur après s'être débarrassé de ceux qui se disaient historiquement ses maîtres a autre chose à faire qu'à songer à leurs actes privés.

« Qu'ils s'accordent ensemble ou se gourment qu'importe ».

Il en a d'autres à combattre, ce sont les maîtres argentifères et pour ceux-là il n'a pas trop de toutes ses forces et de l'union de tous les socialistes.

Jacques DIDIER.

Soyons Logiques !

Des lettres et des renseignements multiples qui me sont parvenus sur la question vitale du dérasement des fortifications, j'extrait encore les réflexions suivantes qui viennent confirmer mes dires, me prouvant ainsi que j'avais sainement apprécié l'opération...

M. Bayle, qui offre à la ville de traiter avec des banques de 2^{me} et 3^{me} ordre (banque juive Openheim, banque du Nord etc...) parle d'une émission d'obligations hypothécaires, destinée à réaliser le capital nécessaire.

Eh ! bien, cette proposition seule démontre clairement que cet excellent M. Bayle n'a pas la moindre idée de l'opération à exécuter, et de la voie unique qui permettra sa réalisation.

La ville d'Alger n'a aucune ressource budgétaire à donner en garantie des obligations hypothécaires qu'il propose d'émettre ; il faudrait donc créer des ressources nouvelles en augmentant les centimes additionnels et par conséquent en obérant encore davantage les contribuables.

D'un autre côté, la ville n'a nullement besoin d'avoir immédiatement entre les mains une somme considérable, quinze ou vingt millions, qui serait improductive pendant plusieurs années, et, de laquelle elle serait obligée de devoir les intérêts.

Nous laissons de côté les frais d'émission, de publicité, les commissions des banquiers, etc., etc., que la ville aurait à supporter.

Donc folie, élucubrations malsaines que tout cela.

Il est attristant de voir nos municipaux s'arrêter à d'aussi chimériques conceptions, alors qu'au même moment des délégations d'ouvriers sans travail viennent étaler leurs misères et demander du pain.

Ils savent cependant qu'une solution immédiate s'impose et qu'ils ne pourront l'obtenir qu'en confiant cette opération si difficile à un homme honorable et d'une rare compétence, ayant obtenu pour la ville la garantie du Crédit Foncier s'engageant à tenir à la disposition de cette dernière les fonds au fur et à mesure de ses besoins pendant une période de dix années.

Je ne peux que m'associer à ces réflexions absolument logiques d'un homme compétent.

Assez d'hésitations !

F. G.

CHANTAGE

Pièce en un acte et... en prose

(La scène représente la chambre de Monsieur. Il est installé dans un fauteuil Louis XV. Epicier retiré des affaires, ventripotent et congestionné, il sourit à quelque idée folichonne. Ses lèvres lippues s'entr'ouvrent et laissent voir les échancrures de dents absentes. L'œil émerillonné, bordé de scandales, dit la polissonnerie du maître de céans. Tout-à-coup, il se lève, se frotte les mains et d'une voix tonitruante :)

SCÈNE UNIQUE

MONSIEUR. — Aujourd'hui, faut qu'elle y passe. (Il sonne. Entre Clotilde, sa bonne, âgée de 40 ans, bien conservée quoique mère de cinq enfants). Eh ! bien ma fille, avez-vous réfléchi à ma demande ?

CLOTILDE (tremblante). — Y songez-vous encore, Monsieur ? Madame est si bonne pour moi que ce serait un sacrilège de la tromper. Et puis, mon mari malade, mes enfants, que deviendront-ils si vous me congédiez. C'est un caprice, Monsieur, ou bien vous voulez rire de moi. Je vous en supplie, dites-moi que c'est pour rire et surtout que vous ne me renverrez pas. (Elle tombe à ses genoux).

MONSIEUR. — Je n'ai jamais été plus sérieux. Clotilde, je vous veux. Madame n'en saura rien. Livrez-vous. (Son œil est injecté de sang, ses lèvres se retroussent comme dans un spasme de la jouissance escomptée). Allons, l'alcôve... ou la porte. Choisissez.

... (Caressant, lubrique). — Voyons, Clotildette, pouvez-vous hésiter ? Voulez-vous la misère au logis, n'entendez-vous pas d'avance les cris de vos enfants affamés ? Votre homme, que la fabrique a complètement usé, n'est plus bon à rien. C'est l'indigence noire chez vous si je vous donne les huit jours. Tandis que pour si peu, vous pouvez être assurée du lendemain.

Encore une fois, l'alcôve... ou la porte.

CLOTILDE. — (Pâle, chancelante, la sueur de l'angoisse au front, d'une voix inarticulée) : Eh ! bien... Eh ! bien... oui... l'alcôve ! !

RIDEAU

A. CASTERAN.

BON DÉBARRAS

C'est avec une vive satisfaction que le remplacement du sieur Muston, de l'Agence Havas, par M. Rabanit, a été accueilli.

La presse indépendante, surtout, avait à se plaindre d'un individu qui, sortant de la neutralité où il aurait dû rester confiné, s'était fait l'homme lige d'un cof, le cof judaico-opportunard.

Certains ne soufflent mot de cette disgrâce méritée. Pourquoi ?

Quant à nous, sollicités de faire le silence autour de l'incident, nous avons éconduit, poliment, les personnes qui nous étaient envoyées.

Au Combat, en effet, organe véritablement indépendant, on n'a pas deux poids et deux mesures.

Ayant personnellement contribué, par mes campagnes de jadis, dans le *Radical Algérien*, à hâter la chute de Muston, j'avais pour devoir de l'enregistrer ici.

C'est fait, et maintenant que le personnage a mordu la poussière, nous n'avons plus qu'à baisser le rideau sur son cas.

F. G.

AU CAVEAU

La soirée de lundi dernier a été particulièrement intéressante. L'ami Viviani bien que très souffrant a tenu à venir saluer les Cavistes qui l'ont accueilli d'un si éclatant ban arabe que les routes ténébreuses de la salle doivent certainement en garder encore l'écho. Viviani était accompagné de ses amis Morinaud et F. Grégoire.

Moussat nous a offert la primeur de ses deux dernières chansons et Saugey nous a magistralement enlevé *Rigoletto* et la *Charité de Faure*.

On annonce pour la prochaine réunion de lundi la visite d'adieu de Mme Tarquini d'Or et de Marmier de l'Odéon, qui pense également nous quitter sous peu. A cette soirée aura lieu l'inauguration du *Théâtre des Ombres* du Caveau Algérien avec, au programme, *La Lanterne de Diogène*, fantaisie en 5 tableaux de Nic-Nac.

Le Caveau est décidément le coin le plus agréable, le plus pittoresque d'Alger, celui où se prodigue le plus d'esprit et où se révèlent des talents très-originaux.

Décidément Mallebay a été bien inspiré en fondant ce curieux cénacle et en groupant une fois de plus comme il l'avait fait à propos de la « *Revue Algérienne* » les écrivains, les artistes, les musiciens, les conteurs algériens, tous ceux en un mot qui constituent le cerveau et le cœur de la colonie. Ajoutons pour terminer que le *Turco*, organe officiel du Caveau Algérien, publie les pièces les plus savoureuses et les chansons les plus venues.

L'Algérie Littéraire n'est plus un mythe, tous les amis de ce pays s'en réjouiront.

G.

Ligue Socialiste Antijuive

Les membres de la Ligue socialiste antijuive sont convoqués à la réunion mensuelle qui aura lieu dimanche 31 courant, à deux heures et demie de l'après-midi, Café d'Europe (salle du fond).

Urgence.

Le Secrétaire, J. MARTIN SAINT-LÉON. Le Président, F. GRÉGOIRE.

LA REVUE ALGERIENNE

Littéraire, Artistique et Musicale
HEBDOMADAIRE

Avec la Collaboration des Ecrivains et des Artistes algériens les plus réputés

Directeur : **ERNEST MALLEBAY**

La *Revue Algérienne* est la publication la plus variée, la plus attrayante et la moins coûteuse de toute l'Algérie.

POUR 12 FRANCS PAR AN elle donne 52 livraisons, qui forment chaque année quatre beaux volumes avec titre et table.

Ces volumes comprennent 3.000 pages de texte, 300 dessins et 52 morceaux de musique.

DIRECTION : 30, Rue de Constantine, 30 ALGER

Le Gérant : F. GRÉGOIRE.

Alger. — Imprimerie Ernest MALLEBAY, 30, rue de Constantine, 30.

IMPRIMERIE E. MALLEBAY

ALGER — 30, Rue de Constantine, 30 — ALGER

L'Imprimerie MALLEBAY exécute rapidement et à bon marché, les têtes de lettres, factures, affiches, carnets, circulaires, etc., etc.

De ses presses sortent : le *Combat*, l'*Hippique*, le *Sahel*, la *Photo-Revue*, le *Vélo Algérien*, la *Nahala*, le *Turco*, la *Revue Algérienne Illustrée*, etc., etc.

Spécialité de brochures, plaquettes, volumes illustrés, à des prix ultra-modérés. — Clichés de plans, dessins, gravures, musique, portraits en photogravure et simili-gravure.

LE VÉLO ALGÉRIEN

Journal Vélocipédique

PARAISANT TOUS LES HUIT JOURS

ABONNEMENTS

Algérie et Tunisie, un an... 8 fr. — France et Etranger, un an... 9 fr.

Direction : 30, Rue de Constantine, 30. — Alger

VIENT DE PARAÎTRE LES GRANDES MANŒUVRES EN ALGÉRIE

— 1894 —

Par Pierre DUFORT

Illustré en photogravures par LEROUX

PRIX : 5 fr. — PAR POSTE : 5 fr. 50

En vente chez l'éditeur : 26, rue Bab-Azoun, 26. — Alger

Agence Générale Vélocipédique

AU PALMIER

1. Rue Bugeaud, et rue de Constantine, en face le Palmier

ALGER

Représentation exclusive, pour le Département d'Alger, de la Société des Vélocipèdes



et GLADIATOR

ATELIER DE RÉPARATIONS

Costumes, Pièces détachées, Accessoires

Bicyclette CLÉMENT, pneumatique DUNLOP... 320 Francs

RESTAURANT FRANÇAIS

ALGER — Salle des Pancas. — 8, Rampe de la Pêcherie. — ALGER

Noces et Festins, Bouillabaisse marseillaise, Soupe de Fiala, Poissons, Moules, Coquillages, Langoustes à l'Américaine

Laurent VIDAL, Propriétaire

PRIX MODÉRÉS

SOINS PARTICULIERS

BICYCLETTES "SECURITAS"
Machines de route, garanties.
Modèles à cadre depuis **243 francs au Comptant**
ou **18 fr. par mois pendant 15 mois.**
5, Boulevard de Strasbourg, PARIS.

BÉNÉDICTINE
De l'ABBAYE de FÉCAMP
La meilleure de toutes les Liqueurs
AGENT GÉNÉRAL :
F. FASIO, boulevard de la République, ALGER

Plus de Chevaux blessés !



ONGUENT MIRACULEUX
contre blessures de haras (le
cheval guérit en travaillant)
crevasses, soies, coups de pied,
crapaudine, corallons, piqûres,
couronnements, prises de longe,
maladies de peau des chevaux,
chiens et autres animaux, etc.
— Combat l'inflammation, guérit
radicalement les plaies et excite
le poil à repousser.
G.A. AVON Aîné
St-Dizier-les-Bains (Vosges)
Principales Drogueries, Selleries et Marchandises
Indispensables dans les Écuries — Médaille d'Or
2 francs la Boîte — Envoi franco contre mandat ou timbre-poste

ALCOOL DE MENTHE
EAU de MÉLISSE
Préparés par la Distillerie
de la
Bénédictine
de l'ABBAYE
de FÉCAMP
Le Directeur
général

CINQUIÈME ANNÉE
L'HIPPIQUE
ALGÉRIENNE ET TUNISIENNE
Organe des Intérêts Hippiques en Algérie
PARAISANT LE SAMEDI
Programmes et Comptes-Rendus de toutes
les Réunions de Courses
Renseignements de toute nature
concernant les Courses et l'Élevage
ABONNEMENTS :
Algérie... 8 fr. — France & Étranger, 10 fr.
RÉDACTION & ADMINISTRATION
Alger, 30, Rue de Constantine

POUR
MELIORER
POUR LES SAUCES, RAGOUTS,
LÉGUMES et toutes sortes de METS
ET POUR CONFECTIONNER RAPIDEMENT
UN BOUILLON DÉLICIEUX ET ÉCONOMIQUE
PRENEZ
DU
VÉRITABLE
EXTRAIT DE VIANDE
LIEBIG
ET ENCORE LA MÊME LIEBIG
EN ENCRE BLEUE SUR L'ÉTIQUETTE

LOISIRS D'ÉTÉ
BIBLIOTHÈQUE DES GRANDES AVENTURES
PAR MOIS fr. 3
ŒUVRES
de Louis Boussenard
18 Volumes in-12 (0.18 x 0.12)
de 400 pages chacun.
PRIX de la Collection
complète en
18 Volumes
brochés
50 fr.
Le Tour du Monde d'un
Gamin de Paris
Aventures d'un Gamin de Paris
à travers le Monde.
Les Secrets de M. Sympson.
Deux mille lieues à travers
l'Amérique du Sud.
Aventures d'un Gamin de Paris
au Pays des Tigres.
Aventures d'un Gamin de Paris
au Pays des Bisons.
Les Mystères de la Guyane, au
Territoire Cuiet.
ILLUSTRATIONS de CASTELLI - CLÉMENT - FÉRAY
La Collection est expédiée immédiatement et les
Recommandations sont faites sans frais pour l'acheteur.
Immense Succès
6000 Collections vendues
en 25 ans.
VOYAGES A TRAVERS L'UNIVERS
PAR MOIS fr. 3
Adresser les demandes à la Librairie des Connaissances Utiles
125, rue Saint-Joseph, à Paris.